

Extrait du Rhuthmos

<http://rhuthmos.eu/spip.php?article1352>

Les rythmes du signe et de la signification

- Recherches

- Le rythme dans les sciences et les arts contemporains

- Philosophie - Nouvel article

Date de mise en ligne : mardi 21 octobre 2014



Rhuthmos

Ce texte est la suite d'une réflexion présentée [ici](#).

Diderot manifeste une très forte attention à la question du langage. Il bénéficie sur ce plan de la réflexion de Locke, de Maupertuis et de Condillac, mais aussi, ce qui est probablement aussi important nous allons le voir, de ses propres expériences et réflexions d'écrivain.

On sait que Locke a engagé, dans le livre III de son *Essai sur l'entendement humain* (1690), ce que certains spécialistes ont appelé une « révolution sémiotique » [1]. Pour Locke, les choses ne sont jamais d'elles-mêmes présentes dans l'esprit ; il faut que quelque chose les y représentent. Les notions ou idées, qui remplissent cette fonction, doivent donc être considérées comme des signes, à l'égal des mots, signes qui apparaissent ainsi tout aussi indispensables à l'acte subjectif de la connaissance que ceux qui servent à l'échange intersubjectif [2].

Ce recentrage du questionnement épistémologique sur le sémiotique amène Locke à reprendre d'une manière totalement inédite le problème des rapports entre le général et le particulier. Comment des signes, verbaux ou mentaux, qui sont nécessairement généraux et réfèrent toujours à plusieurs choses à la fois, peuvent-ils rendre compte de l'expérience, qui ne nous offre, pour sa part, que la perception de cas particuliers ? Notons que la question n'est plus seulement, comme on le faisait traditionnellement, de comprendre comment se forment les idées générales et leurs noms. Locke a déjà affronté et résolu ce problème dans le livre II de *l'Essai* en décrivant le processus intellectuel de l'abstraction, qui considère les idées comme « des manifestations séparées de toute autre existence et des circonstances d'existence réelle, comme le temps, le lieu ou tout autre idée concomitante » [3]. Il s'agit maintenant de comprendre comment les termes généraux ainsi formés peuvent à leur tour, en quelque sorte revenir vers les choses et les signifier dans leurs particularités.

Cela est possible, selon lui, parce que les idées abstraites, que l'esprit humain a créées à son usage, lui servent de schémas de médiation (*patterns*) entre les noms et les choses [4]. Ces idées abstraites constituent ce que l'on appelle les « essences nominales », distinctes des « essences réelles » ou constitutions primaires, pour nous inconnaisables, des choses [5].

Or, ces schémas abstraits exercent des types de médiation qui peuvent être classés suivant leur degré d'influence sur la signification. La médiation est minimale dans le cas des idées simples qui se réfèrent immédiatement à l'expérience sensible : la sensation de chaleur, la lumière, l'impression d'une couleur, etc [6]. Elle est déjà plus importante dans le cas des idées de substances : ici Locke fournit de nombreux exemples de l'incertitude dans la classification des espèces animales ou végétales [7]. Enfin, elle est maximale dans le cas des idées qui n'ont pas de référent existentiel : par exemple, les idées morales et juridiques [8].

Le degré d'arbitraire des noms varie parallèlement. Il est peu marqué lorsque les noms renvoient à des idées simples [9] ; assez marqué lorsqu'ils renvoient à des idées de substances possédant, outre une essence nominale, une essence certes inaccessible mais réelle ; très marqué là où la médiation est exercée par des collections volontaires d'idées regroupées par un nom, sans qu'il n'existe aucun modèle naturel qui les soutienne [10]. Par exemple, il n'y a pas, dans la nature, plus de lien entre l'idée de tuer et l'idée d'homme qu'entre l'idée de tuer et l'idée de mouton ; pourtant, il n'existe une dénomination spécifique de l'acte de tuer que dans le premier cas - « le meurtre » [11].

À l'exception des idées simples, donc, toutes les idées, notions et concept, les regroupements et les découpages qu'ils introduisent dans ce que l'on pourrait appeler le « fourmillement continu » du réel, ainsi que leurs dénominations respectives sont donc fondamentalement arbitraires. Du point de vue collectif, la classification et la nomination des choses et des événements apparaissent en vertu de finalités pratiques, de nécessités propres à la

communication, de moeurs, de traditions, d'habitude - en somme de facteurs culturels au sens large. Et cela est vrai non seulement pour les idées et termes moraux mais aussi pour la désignation des choses : nous avons deux noms différents pour désigner l'eau à l'état liquide et l'eau glacée dans une bassine, mais nous ne disposons pas de deux noms différents pour désigner l'or à l'état solide et l'or fondu dans le creuset du bijoutier [12]. Mais l'arbitraire n'est pas moins grand du point de vue des individus. Un même nom peut désigner pour certains locuteurs une collection plus large, pour d'autres une collection plus restreinte d'idées simples [13]. Pour les enfants, par exemple, une couleur jaune brillante suffit à donner l'idée de l'or ; les adultes y ajouteront, en fonction de leurs connaissances elles-mêmes très variables, la malléabilité, la flexibilité, le poids spécifique, etc. [14]

Cette description de la conduite sémiotique de l'esprit fait apparaître la notion d'*arbitraire du signe*. Celui-ci ne désigne plus la simple indifférence traditionnelle du son par rapport à la chose ; il porte sur le concept lui-même, l'idée abstraite, l'essence nominale. Le nom n'est pas arbitraire seulement en tant que signifiant n'ayant aucun lien nécessaire avec son signifié, mais avant tout dans la mesure où l'idée même qu'il désigne constitue une classification arbitraire de la réalité, dont les origines sont à la fois sociales et individuelles.

Or, en faisant ainsi passer l'arbitraire du signe d'un simple conventionnalisme, déjà relativement commun dans la philologie et la philosophie du XVII^e siècle - par exemple chez Hobbes -, à une conception comportant un aspect gnoséologique, Locke introduit une rupture majeure dans la représentation du rapport de la science au réel. La notion de convention prise comme indifférence du son par rapport au sens n'était rien à l'isomorphisme entre langage et réalité garanti par *la trame de signes naturels* que constituaient les concepts. Avec l'arbitraire, c'est précisément la correspondance entre le domaine ontologique et le domaine linguistique qui n'est plus garantie : ce qui est d'abord arbitraire, ce sont *les signes médiateurs du rapport sémantique*, c'est-à-dire les idées qui représentent les choses selon des rapports et des agrégations largement, voire tout à fait, indépendants des modèles naturels.

Cette nouvelle manière d'envisager l'arbitraire du signe implique une attention totalement inédite aux éléments *pragmatiques* de la signification et au caractère *dynamique* du choix conceptuel qui constitue les signifiés. Les facteurs qui conditionnent ce choix sont, en effet, nombreux et extrêmement variables : les besoins locaux de la communication, qui poussent à mettre en évidence certains aspects des choses dont on parle plutôt que d'autres ; les caractéristiques sémiotiques et les usages discursifs de la langue utilisée ; les habitudes langagières liées à l'appartenance culturelle ou à la classe sociale des interlocuteurs ; les conventions stylistiques liées aux différents types de communication, etc. La construction sémantique qui sous-tend le choix des mots n'est donc ni stable ni exhaustive ; elle ne s'appuie jamais sur l'intuition de l'essence réelle de la chose ; bien au contraire le champ de signification est à chaque fois élargi ou rétréci, simplifié ou densifié, et varie selon les exigences de la communication et les normes culturelles de la communauté dans laquelle se trouvent les locuteurs. Elle est *radicalement historique*.

Du fait de ce primat de l'historique et du pragmatique, les signifiés ne sont plus fixes ni communs à tous les hommes comme on le pensait traditionnellement, seuls les signifiants changeant suivant les langues. Ils apparaissent comme *des informations concernant des objets essentiellement mouvantes et portées par des signes arbitraires qui ne sont jamais les homologues de ces mêmes objets*.

Du coup, la nature, la référence, doivent être sans cesse reconstruites à partir de l'expérience et non plus identifiées à l'ordre du langage. Celui-ci comme celle-là apparaissent désormais comme des réalités fondamentalement dynamiques et l'objectif de la théorie de la connaissance est de déterminer comment produire une connaissance vraie en tenant compte de ce double dynamisme : « La critique des formes substantielles, qui est la base même de l'épistémologie empiriste, rend en somme insoutenable l'idée que dans le langage l'ordre des choses soit donné. Il s'agit, au contraire, d'un processus de construction ininterrompue. Les noms, en effet, ne trouvent pas leurs référents tout prêts dans la nature, mais ils doivent pour ainsi dire les construire à chaque fois dans la communication, en découpant les classes d'objets dans le tissu l'expérience. Donc, non seulement les mots sont des expédients institutionnels, mais leur institution même n'est pas guidée par une classification donnée *in rerum natura* [15], mais

uniquement par les exigences pragmatiques de la connaissance et de la communication. L'idée d'une nature donnée, contenant comme une grande arche de Noé tous les modèles des choses avec leur nom, est alors remplacée par une conception dynamique de la réalité naturelle aussi bien que du langage : l'une incessamment modifiée par les transformations de la matière, l'autre par les exigences de la pratique. [16] »

Bien entendu, une telle historicité de la connaissance peut être prise en bonne ou mauvaise part. On sent que Locke lui-même n'est pas entièrement ravi de toutes les conséquences de sa découverte. Un fonctionnement aussi fluide de la signification a en effet des effets délétères sur la communication. On fait comme si les essences nominales étaient stables et identiques dans l'esprit de celui qui parle et dans celui de son interlocuteur ; et comme si elles réfèrent aux essences réelles des choses [17]. Mais, comme les constellations d'idées rassemblées dans une essence nominale, et donc sous un signifiant, sous un nom, varient d'un interlocuteur à l'autre, l'échange est dans une large mesure une oeuvre d'interprétation très difficile à mener et jamais achevée.

La fluidité de la signification complique aussi considérablement le développement de la connaissance scientifique. Si des progrès considérables ont déjà été faits en mathématiques, où l'on peut produire des définitions exactes, en revanche, en physique et en histoire naturelle, les définitions correctes des noms des substances manquent encore. Les établir demanderait un examen très rigoureux de leurs propriétés qui n'a pas pu encore être mené et l'on est obligé de se satisfaire d'une terminologie en grande partie fautive [18].

Cette instabilité fondamentale du signifié explique pourquoi Locke, et après lui la plupart des penseurs des Lumières, prêtent une si grande attention aux défauts et surtout aux abus des mots : la complexité excessive des idées qui leur sert de référent, l'incertitude de ce dernier, l'utilisation de mots vides ou de mots qui ont perdu leur référence originelle, tous ces aspects sont inséparables de la liberté d'interprétation que langage et pensée ont par rapport à la réalité [19]. Bien sûr, on peut remédier à ces imprécisions et ces abus par le recours à des exemples et des définitions, mais en partie seulement [20]. La dynamique du signifié est intrinsèque au langage et elle introduit un *jeu* très difficile à contrôler [21].

De leur côté, les adversaires de Locke, exagérant les conséquences de ce dynamisme, dénoncent les conséquences subversives qu'une telle conception sémiotique pourrait avoir sur la religion et sur la morale traditionnelles. Pour s'y opposer, ils tentent de restaurer l'indépendance des genres et des espèces par rapport à l'acte humain de la dénomination. L'arbitraire, affirme ainsi Leibniz, est le propre des mots mais pas des idées, qui sont en Dieu depuis l'éternité et dont les modèles sont en nous bien avant que nous ne pensions actuellement [22]. C'est la nature des choses et pas l'extension des noms qui fixe les limites des genres et des espèces [23], et malgré l'abus scolastique du terme, il est indispensable de supposer la présence de « formes substantielles » des corps [24]. Le langage est un témoignage de l'isomorphisme entre pensée réalité, c'est le lieu où se réalise la correspondance entre la pensée et le monde.

En dépit de ces hésitations et de ces combats d'arrière-garde, la révolution lancée par Locke va l'emporter au XVIII^e siècle. Il va vite apparaître que la remise en question de la naturalité des idées et du caractère spéculaire du langage n'invalide pas toute connaissance, bien au contraire. Certes, nos idées des choses sont souvent confuses et indistinctes, certes le langage ajoute parfois à ces confusions et indistinctions, mais en fait c'est l'alliance de la pensée et du langage qui nous permet d'opérer des regroupements et des découpages au sein du fourmillement incessant des sensations [25], puis, grâce aux « essences nominales » ainsi produites, de nous approcher au mieux des « essences réelles » d'une nature fondamentalement dynamique, précisément parce que les noms, n'étant pas *in natura*, ne sont pas sujets à ses transformations [26], - on ajouterait juste aujourd'hui : mais aux leurs propres.

Le XVIII^e siècle va vite se retrouver confronté, en histoire naturelle au transformisme et au problème de la classification des espèces, en chimie à la nouvelle théorie des éléments, en philologie à l'histoire et bientôt à la classification des langues. Partout va s'imposer l'idée que l'univers est fondamentalement dynamique, fluide mais

organisé, on peut dire à bon droit *rythmique*. La sémiotique de Locke va ainsi offrir aux savants et aux philosophes les premiers éléments d'une théorie de la pensée et du langage adaptée à leurs nouveaux besoins. C'est pourquoi, si les spécialistes d'histoire des sciences ont certainement raison d'affirmer que Locke inaugure, en faisant passer le signe du conventionnalisme traditionnel à l'arbitraire moderne, une ère nouvelle pour l'épistémologie et la pratique scientifique [27], on peut ajouter à cela qu'il introduit également, ce faisant, dans la théorie du langage, des préoccupations analogues à celles que Spinoza et Leibniz avaient déjà fait pénétrer dans l'ontologie et l'épistémologie, mais que ceux-ci n'avaient pas encore développé pour cette dernière. Grâce à Locke, on va désormais pouvoir répondre au problème de la connaissance d'une réalité mouvante par l'intermédiaire d'un médium lui-même mouvant et sans rapports intrinsèques avec cette réalité. Les conditions sont réunies pour que l'on puisse associer doctrine de l'être, doctrine de la science et doctrine du langage, sous l'égide du rythme.

À suivre...

[1] C'est l'expression employée par Lia Formigari dans « Le langage et la pensée », S. Auroux (dir.) *Histoire des idées linguistiques*, Liège, Mardaga, 1992, p. 453. Formigari rappelle qu'à la fin du XVIIIe siècle, Destutt de Tracy parle de l'analyse lockéenne de la conduite de l'entendement humain comme d'une véritable « révolution copernicienne » (p. 428). Une bonne partie de ce qui suit lui est emprunté.

[2] *Essai sur l'entendement humain*, IV, XXI, § 4 : « Parmi les choses qu'observe l'esprit, aucune sauf lui-même n'est présente à l'entendement ; il est donc nécessaire que quelque chose d'autre, comme un signe ou un représentant de la chose qu'il considère, lui soit présent ; ce sont les idées. La scène des idées, qui constitue les pensées d'un homme donné, ne peut être exposée à la vue immédiate d'un autre, ni déposée nulle part ailleurs que dans la mémoire, qui n'est pas un dépôt très sûr ; donc, pour nous communiquer nos pensées les uns aux autres aussi bien que pour les enregistrer pour notre propre usage, des signes des idées sont également nécessaires. Ceux que les hommes ont trouvés les plus faciles et dont ils font usage, sont les sons articulés. » [Je reprends dans ce chapitre la traduction de Jean-Michel Vienne (Vrin, 2003) car celle de Costes est en l'occurrence inutilisable.]

[3] *Essai sur l'entendement humain*, II, XI, § 9.

[4] *Essai sur l'entendement humain*, III, III, § 13 : « Pourtant, on peut dire, je pense, que le fait de les classer sous des noms est l'oeuvre de l'entendement qui s'appuie sur la similitude qu'il y observe pour fabriquer des idées générales et pour les fixer dans l'esprit avec des noms qui leur sont attachés, comme des modèles ou des formes (en ce sens, le mot *forme* est en effet pris en une signification qui lui est tout à fait propre), et quand on constate que des choses particulières existantes s'accordent à cette forme, elles deviennent membres de cette espèce, reçoivent ce nom ou sont rangées dans cette classe. [...] Qu'est donc l'essence de ces espèces dégagées et désignées par des noms, si ce n'est cette idée abstraite dans l'esprit ? Elle est pour ainsi dire la frontière entre chaque chose particulière qui existe et entre les noms sous lesquels il faut les ranger. Et quand les noms généraux ont une liaison avec des êtres particuliers, ces idées abstraites sont le *médiateur* qui les unit. »

[5] *Essai sur l'entendement humain*, III, III, § 13 : « Ainsi l'essence des espèces, en tant que distinguée et nommée par nous n'est pas et ne peut pas être autre chose que cette idée abstraite précise que nous avons dans l'esprit. Et donc, les prétendues essences réelles des substances, si elles sont différentes de nos idées abstraites, ne peuvent être les essences des espèces dans lesquelles nous rangeons les choses. » Plus loin III, IX, § 12 et 13 : « Les noms de substances sont référés : 1) à une essence réelle qui ne peut être connue. [...] 2) À des qualités coexistantes qui ne sont qu'imparfaitement connues. »

[6] *Essai sur l'entendement humain*, III, IV, § 11 : « On ne peut obtenir les idées simples, on l'a montré, qu'à partir des impressions que font les objets mêmes sur l'esprit par les organes appropriés à chaque classe. Si elles ne sont pas reçues de cette manière, tous les mots du monde utilisés pour expliquer ou définir tel de leur nom ne pourront jamais produire en nous l'idée dont il tient lieu. » Plus loin, III, IX, § 18 : « Les noms d'idées simples sont les moins ambigus ».

[7] *Essai sur l'entendement humain*, III, VI, § 12 : « Il y a des poissons qui ont des ailes et ne sont pas étrangers à l'aérien ; il y a des oiseaux qui habitent les eaux, dont le sang est aussi froid que celui des poissons et la chair au goût si semblable, que l'on permet aux [croyants] scrupuleux

d'en manger les jours maigres ; il y a des animaux si proches à la fois des oiseaux et des bêtes qu'ils se situent au milieu des deux. [...] Le règne animal et le règne végétal sont si proches que si l'on prend le plus bas de l'un et le plus haut de l'autre, on ne percevra guère de différence entre eux ; et ainsi de suite. »

[8] *Essai sur l'entendement humain*, III, V, § 3 : « Cette essence de modes mixtes est non seulement faite par l'esprit mais aussi faite avec beaucoup d'arbitraire, faite sans modèle ou référence à quel'existence réelle que ce soit ; elle diffère en cela de l'essence de substances qui implique l'hypothèse d'un être réel dont elle est tirée et auquel elle est conforme. » Même idée : III, VI, § 8 et III, IX, § 7.

[9] *Essai sur l'entendement humain*, III, IX, § 18 : « Les noms d'idées simples sont les moins ambigus ».

[10] *Essai sur l'entendement humain*, III, IV, § 17 : « Le nom d'idées simples, le nom de substances et le nom de modes mixtes diffèrent aussi en ce que celui de modes mixtes tient lieu d'idées totalement arbitraires, celui de substances n'est pas aussi arbitraire (il réfère à un modèle, même si c'est avec une certaine latitude), celui d'idées simples est totalement emprunté à l'existence des choses et n'est pas du tout arbitraire. » Plus loin, III, IX, § 20 : « Les plus ambigus sont les noms des modes mixtes et des substances très composées. »

[11] *Essai sur l'entendement humain*, III, V, § 6 : « Y a-t-il par nature une liaison entre les idées de tuer et d'homme, plus grande qu'entre celles de tuer et de mouton, ce qui justifierait que l'on fasse de la première une espèce particulière d'action signifiée par le mot meurtre et pas l'autre ? »

[12] *Essai sur l'entendement humain*, III, VI, § 13 : « Si un Anglais élevé en Jamaïque, qui n'a peut-être jamais vu ni entendu parler de glace, vient en Angleterre en hiver et découvre que l'eau qu'il a mise dans son bassin le soir est en grande partie gelée le matin, ne connaissant pas son nom propre l'appellera eau durcie. D'où la question : est-ce que ce sera pour lui une nouvelle espèce, différente de l'eau ? Et je pense que l'on répondrait que ce n'est pas pour lui une nouvelle espèce, pas plus que la sauce durcie quand elle est froide n'est une espèce distincte de la même sauce chaude et fluide ; ou encore, que l'or liquide dans le creuset n'est pas une espèce distincte de l'or durci entre les mains du bijoutier. »

[13] *Essai sur l'entendement humain*, III, VI, § 29 : « Le nombre d'idées que [l'esprit humain] combine dépend du soin, de l'application ou de la fantaisie de celui qui les fabrique. Les gens se satisfont en général de quelques rares qualités sensibles évidentes et, souvent sinon toujours, en ignorent d'autres aussi importantes et aussi fermement unies que celles qu'ils intègrent. » Plus loin, III, VI, § 31 : « Chez certains, cette idée complexe contient un plus grand nombre de qualités et chez d'autres un plus petit nombre ; elle apparaît ainsi telle que l'esprit la construit. »

[14] *Essai sur l'entendement humain*, III, VI, § 31 : « La couleur jaune brillante fait l'or pour les enfants ; d'autres ajoutent le poids, la malléabilité, la fusibilité ; d'autres encore, d'autres qualités qu'ils trouvent jointes avec cette couleur jaune aussi constamment que son poids et sa fusibilité. » Même idée développée, III, II, § 2 et III, IX, § 17.

[15] *Essai sur l'entendement humain*, III, V, § 3.

[16] L. Formigari, « Le langage et la pensée », S. Auroux (dir.) *Histoire des idées linguistiques*, Liège, Mardaga, 1992, p. 448.

[17] *Essai sur l'entendement humain*, III, II, § 2, 4 et 5 : « Quand on se représente l'idée d'autrui par l'une des siennes et qu'on s'accorde avec autrui pour lui donner le même nom, c'est toujours sa propre idée que l'on nomme et pas une idée qu'on n'a pas. [...] Pourtant, [...] les gens leur donnent dans leur pensée une référence tacite à deux autres choses : 1) *Ils supposent que leurs mots sont également les marques d'idées dans l'esprit de ceux avec qui ils communiquent.* [...] 2) [...] *Ils supposent souvent que leurs mots sont aussi utilisés pour la réalité des choses.* »

[18] *Essai sur l'entendement humain*, III, XI, § 24-25 : « Bien qu'une définition serve à expliquer un nom de substances en tant qu'elle tient lieu d'une idée, elle le laisse plein d'imperfections en tant qu'il tient lieu de choses. [...] Pour définir correctement les noms des substances, il faut étudier l'Histoire Naturelle pour examiner avec soin et découvrir leurs propriétés. [...] Mais un dictionnaire de ce genre, qui constituerait pour ainsi dire une Histoire Naturelle, exige un trop grand nombre de bras et aussi trop de temps, d'argent, de peines, de perspicacité, pour qu'on puisse espérer y parvenir. En attendant qu'il soit fait, il faut se contenter de définitions de noms de substances qui exposent le sens dans lequel les personnes utilisent les termes. »

[19] *Essai sur l'entendement humain*, III, IX : « Les imperfections du langage », en particulier § 5 : « Causes de leur imperfection ».

[20] *Essai sur l'entendement humain*, III, XI, § 27 : « Mais après tout, la réserve de mots est si réduite par rapport à la variété infinie des pensées que l'on manque de termes pour exprimer les notions précises ; et malgré les plus grandes précautions, on est contraint d'utiliser le même mot en un sens un peu différent. »

[21] *Essai sur l'entendement humain*, III, XI, § 2 : « Je ne suis pas assez vain pour penser qu'on puisse prétendre, sans se rendre ridicule, tenter une *réforme* totale des *langues* du monde, voire celle de son seul pays. Exiger que les hommes emploient toujours les mots dans le même sens, qu'ils les utilisent uniquement pour des idées déterminées et uniformes, reviendrait à penser que les hommes devraient avoir les mêmes notions et ne parler que de ce dont ils ont une idée claire et distinctes. »

[22] *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, III, VI, § 39 : « THEOPHILE - Je ne sais pourquoi on veut toujours chez vous faire dépendre de notre opinion ou connaissance les vertus, les vérités et les espèces. Elles sont dans la nature, soit que nous le sachions et approuvions, ou non. »

[23] *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, III, VI, § 29 : « THEOPHILE - Je vous l'ai déjà accordé ; car quand il s'agit des fictions et de la possibilité des choses, les passages d'espèce en espèce peuvent être insensibles [...] Cette indétermination serait vraie quand même nous connaîtrions parfaitement l'intérieur des créatures dont il s'agit. Mais je ne vois point qu'elle puisse empêcher les choses d'avoir des essences réelles indépendamment de l'entendement, et nous de les connaître. »

[24] *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, III, VI, § 24 : « THEOPHILE - Il semble que depuis peu le nom des formes substantielles est devenu infâme auprès de certaines gens, et qu'on a honte d'en parler. Cependant il y a encore peut-être en cela plus de mode que de raison. »

[25] *Essai sur l'entendement humain*, II, XI, § 9 : « Si toute idée particulière reçue avait un nom distinct, les noms devraient être sans fin. Pour éviter cela, l'esprit fait que les idées particulières, reçues d'objets particuliers, deviennent générales. [...] L'entendement les pose comme des modèles permettant de ranger des existences réelles en sortes d'après leur accord avec ces modèles, et par là de les *nommer*. »

[26] *Essai sur l'entendement humain*, III, III, § 19 : « Ainsi, ce qui est aujourd'hui herbe sera demain viande d'un mouton et sous peu de jours, partie d'un homme. Ici comme en des changements semblables, il est évident que leur *essence* réelle, c'est-à-dire cette constitution dont dépendaient les propriétés de ces choses diverses, est détruite et périt en même temps qu'elles. Mais si l'on prend *essences* pour des *idées* établies dans l'esprit, liées à des noms, elles sont censées demeurer constamment identiques, quelles que mutations que subissent les substances singulières. Car quoi qu'il advienne d'*Alexandre* et de *Bucéphale*, les idées auxquelles sont liées les termes *homme* et *cheval* sont néanmoins supposées demeurer identiques, ainsi les essences de ces espèces sont conservées entières et sans destruction, quel que soit le changement subi par un élément ou tous les individus de cette espèce. »

[27] Lia Formigari souligne, par exemple, le fait que le passage à l'idée d'arbitraire a eu des implications fondamentales « pour le développement de la linguistique des Lumières et, à travers elle, pour les théories modernes du langage ». Cf. L. Formigari « Le langage et la pensée » dans S. Auroux (dir.) *Histoire des idées linguistiques*, Liège, Mardaga, 1992, p. 447.